

NEW FABRIS

Dévider la bobine de la crise

Moteur. Telles les pièces que fabriquait, depuis 1947, l'usine de sous-traitance automobile Fabris à Châtelleraut jusqu'à ce que fin 2008 le groupe Zen décide brusquement l'arrêt de cette usine. Et puis moteur à nouveau quand, en juillet 2009, les ouvriers de New Fabris menacent de faire sauter leur usine et attirent les caméras des médias nationaux. Devant l'indifférence de la part d'employeurs quasiment virtuels puisque invisibles, voilà comment ces hommes ont choisi d'exprimer symboliquement leur colère. Le 31 juillet, l'usine est liquidée. Après plus de dix mois de lutte, les 366 employés de cette entreprise, au carnet de commande abandonné par PSA et Renault, ont accepté la modeste prime proposée. Les reporters quittent ce plateau où s'est joué un feuilleton social de l'été. Silence. On tourne la page.

Dans le peloton de caméras et de micros branchés sur ce conflit, il y avait Karel Pairemaure. Comme la plupart des gens à Châtelleraut, une bonne partie des proches et de sa famille travaillent ou ont travaillé en usine. Le documentariste n'est pas là pour saisir l'image qui choquera le téléspectateur à l'heure du JT. Lui, il est déjà outré par

le décalage évident qu'il perçoit entre ce qu'il vit et ce qui est rapporté par certains médias. «Les ouvriers, dit-il, étaient qualifiés de terroristes car ils avaient mis des bouteilles de gaz. On criait au sacrilège. Ceux qui disent ça, ce sont des gens qui servent les puissants, des gens qui n'ont aucune culture. On parle de radicalisation des mouvements sociaux, de gangsters alors que ce sont des personnes que je côtoyais au quotidien, à la sortie de l'école.»

CINÉMA MILITANT. Il y a dans ce documentaire l'envie de rendre justice à ces personnes qui se sont battues pour leur dignité malgré la perspective d'un licenciement inéluctable. Sa réalisation est aussi motivée par le désir d'apporter une pierre à l'édifice de la mémoire ouvrière. À Châtelleraut, cette histoire industrielle a plus de 150 ans. Pourtant seulement deux films avaient eu pour sujet ce bassin industriel jusqu'à ce que Karel Pairemaure vienne y «mettre des coups de caméra» à l'occasion du conflit des New Fabris. «On voudrait nous faire croire qu'on n'a plus besoin des ouvriers, qu'ils n'existent pas. Comment un pays marche sans sa base, ses petites

maines ?» Au pied des immenses tours de la Manu, l'ancienne fabrique d'armes, lieu emblématique de l'identité industrielle de la ville de Châtelleraut, Karel Pairemaure revient sur la manière dont il a conçu sa contribution : «Qu'est-ce que je peux apporter de plus à l'histoire du cinéma qui s'intéresse aux luttes ouvrières ? En visionnant ou reVISIONnant des films sur le sujet, je me suis rendu compte qu'on s'arrête toujours à la fin de l'usine, à la destruction de l'outil de travail. Mon idée a été de suivre ces hommes, de continuer de filmer. Comment fait-on pour exister après la fin de l'entreprise ? Comment continue-t-on à apporter et transmettre à ses proches ?» L'auteur, impliqué depuis longtemps dans le cinéma militant, est reparti à zéro pour faire un point sur l'engrenage qui lie ce qui se joue à deux pas de chez lui et le caractère mondial de la crise. Fidèle à son côté fonceur, la narration de son film explore des thématiques de plus en plus larges : le reclassement, l'avenir du bassin industriel châtelleraudais, jusqu'à la question même du travail lors de la rencontre avec Jean-Pierre Levaray, auteur de *Putain d'usine !* À travers ce film, Karel Pairemaure se livre à un travail d'introspection qui convoque en premier lieu l'enfance. «Ce n'est pas anodin que les gamins jouent avec des bagnoles et des flingues. Ce sont les outils de stratégie des grands pour inféoder les petits à leur vision du monde.» Avec les tours de la Manu, Châtelleraut conserve d'imposants stigmates. *Au prix du gaz*, leur apporte un éclairage nécessaire.

Alexandre Duval

Au prix du gaz, de Karel Pairemaure. Kamatomi Films, 2011, 85 mn. Projection à Filmer le travail, en présence du réalisateur, le 7 février, 16h, Hôtel Fumé, entrée libre.

Karel Pairemaure avec sa caméra pendant la lutte des New Fabris à Châtelleraut.



Sur le travail et ses images

La 3^e édition du festival Filmer le travail, du 3 au 12 février à Poitiers, constitue un espace de rencontre privilégié entre des réalisateurs, des chercheurs, des acteurs du monde du travail et des publics. «Que l'on évoque l'épanouissement ou le malaise, affirment les organisateurs, les réalités d'ici ou d'ailleurs, nous pensons que pour dynamiser la réflexion et le débat citoyen sur l'évolution du travail, il est nécessaire de convier les pratiques artistiques et

culturelles. Elles nous éclairent sur les représentations du monde professionnel, proposent des visions nouvelles, esquissent des pistes d'avenir, et enrichissent les apports des sciences humaines et sociales.» Au programme : beaucoup de films, des concours, des ateliers, des débats, des rencontres avec des réalisateurs et des scénaristes mais aussi avec des écrivains et une exposition «Écrire le travail». <http://2012.filmerletravail.org>

ÉCRIRE LE TRAVAIL

Une dizaine d'écrivains comme **Martine Sonnet** et **Gérard Mordillat** participent à une journée de rencontres (gratuite et ouverte à tous sur inscription) le 6 février à l'Espace Mendès France et au musée Sainte-Croix (9h-18h). D'autres rendez-vous, à la médiathèque de Poitiers : **Jean-Charles Massera** et **Lydie Salvaire** le 24 janvier (19h), **Leslie Kaplan** et **François Bon** le 7 février (18h), **Jérôme Bouvier** le 11 février (11h).